LA CRÉPITONOMIE

OU

L'ART DES PETS

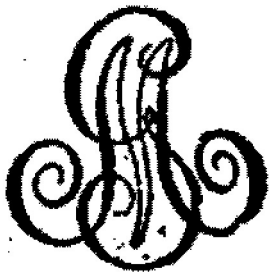
LA CRÉPITONOMIE

OU

L'ART DES PETS

POEME DIDACTIQUE EN TROIS CHANTS.

PAR D..... DE St.-P***.



A PARIS

CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR DU ROI

RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

M. DCCC. XV.

www.mori.bz.it

La Renommée publiant l'art des petits

PRÉFACE.

Que le respect humain eut d'empire sur nos aïeux! Ils lui sacrifièrent leurs plaisirs, et quelquefois même leurs devoirs. En vain d'habiles écrivains essayèrent-ils de le déraciner; en vain Boileau, dont la morale est aussi sublime que les vers sont immortels, a-t-il déclamé contre lui: on admira ses préceptes, sa poésie; mais, hélas! personne ne changea. A son exemple, je viens en réformateur. Quels succès pourrais-je espé-

rer après lui, si je n'écrivais dans un temps où les esprits sont mieux disposés, où la liberté a de nombreux partisans; dans un temps où les progrès des lumières nous ont enfin éclairés sur nos véritables intérêts? Il faut en convenir, la victoire est maintenant plus facile, puisque les hommes ne sont plus les mêmes. Déjà la honte ne colore plus nos fronts; l'hypocrisie a vu briser le masque de la religion, dont elle se servait pour en venir à ses fins. Moins dupes que nos ancêtres, nous avons su trouver des voies courtes pour aller à Plutus, sans nous borner à suivre le chemin sinueux dans lequel

ils cheminaient bonnement toute leur vie, et souvent sans succès. La beauté même, foulant aux pieds des préjugés qui se sentaient du vieux temps, n'est plus esclave de cette austère pudeur, de cette gênante réserve auxquelles elle immolait autrefois ses doux penchants; et, grâce à ses faveurs, la route de Cythère n'est plus encombrée de ces amants malheureux qui revenaient tristement chargés des offrandes rejetées par l'Amour. Encore un pas en avant, la race future n'aura plus rien à faire.

Pouvais-je espérer un moment aussi favorable pour publier mon

Poëme, et engager mes contemporains à vaincre la fausse honte qui les empêche de peter? Seront-ils plus sensibles à des reproches mal fondés qu'à la perte d'une réputation à laquelle nos pères attachaient quelque importance? Si la liberté doit régner dans le monde, n'est-ce pas surtout quand, en la captivant, on s'expose aux douleurs les plus cruelles, à la mort même? Je sais apprécier mon siècle, je compte sur sa reconnaissance et sur les plus heureux succès.

Comme il se rencontre dans le monde des personnes qui ne peuvent vaincre de suite une trop grande timidité, quelque effort qu'elles fas-

sent, j'ai cru devoir leur indiquer le moyen de transformer les pets en vesses; mais cette dernière bientôt, j'ose l'espérer, ne devra le jour qu'à un père plus jaloux de satisfaire ses narines que ses oreilles. Hélas! je ne me le dissimule pas, il existe des êtres qui, dans le règne des lumières, aiment encore les ténèbres, et qui, conservant ces mœurs gothiques des temps voisins du chaos, crient à l'immoralité, quand on leur prouve clairement que leurs préjugés sont absurdes. Ces derniers seront plus difficiles à convaincre; cependant je ne désespère pas de leur salut. L'exemple a beaucoup d'empire sur le cœur

humain : pourront-ils consentir à crever dans leur peau, quand les pets d'autrui se feront entendre de toute part ?

Pour donner à mes préceptes un degré de persuasion de plus, je vais citer un passage de la *Pneumatopathologie*, ou *Traité des affections venteuses*, par le célèbre docteur Combalusier, ouvrage très estimé sans doute, et que j'ai long-temps médité.

« La plupart regardent les flatuo-
» sités comme un sujet vil et frivole,
» qui ne demande qu'une doctrine
» vulgaire et triviale, et qui est in-
» digne de l'attention ; c'est pour-

» quoi on n'en parle ordinairement
» qu'avec la plus grande négligence,
» à la hâte, et comme par manière
» d'acquit. Ce qui montre toutefois
» que les vents ne sont point à mé-
» priser, c'est la multitude des maux
» qu'ils produisent, maux incom-
» modes, cruels, et souvent funestes,
» qu'il n'est pas moins difficile d'ex-
» pliquer mécaniquement que de
» combattre avec succès. Bien éloi-
» gné de cette façon de penser et
» d'agir, que je condamne avec rai-
» son, j'entreprends volontiers d'é-
» crire un Traité des affections ven-
» teuses, et j'y suis spécialement en-
» gagé par les plaintes de tant de

» malades, qui gémissent sous la ty-
» rannie de ces maux bizarres, et
» surtout par celle du beau sexe, que
» sa délicatesse naturelle y rend si
» sujet. L'honnête ambition de con-
» courir à dévoiler la vérité, se joint
» au désir de soulager les personnes
» souffrantes, pour m'engager à cette
» entreprise. »

Cet auteur donne d'excellents moyens de se guérir, quand un vent retenu cause des gonflements, des coliques, la tympanite et d'autres maladies cruelles; mais en pratiquant les leçons renfermées dans ce poëme, on sera constamment préservé de maux et de remèdes. D'ailleurs, on

devrait avoir chez soi la *Pneumato-pathologie*, et quatre-vingt-dix-neuf sur cent ne la connaissent pas : cela parce que cet ouvrage est trop profond pour notre esprit léger. Je me suis dit : Prêtons à l'art des pets le charme de la poésie, et, semblable à la bonne mère, qui enveloppe la pillule dans un bonbon pour la faire prendre à son enfant, accompagnons le plus qu'il nous sera possible, les préceptes d'idées gaies et plaisantes. Je conviens, malgré tout, que des personnes dont le front ne se déride jamais, que de petites maîtresses, qui détournent le nez au seul mot de pet, quoiqu'elles en fassent tout autant

que d'autres, ne me pardonneront pas d'avoir traité une semblable matière. Qui les force de me lire? Je les abandonne à toute la colère de Crépitus; leurs censures ne m'empêcheront jamais de croire que mes vents feront tourner plus d'une girouette.

Mes vers obtiendront-ils des critiques? Ce doute ne prouve-t-il pas déjà trop d'amour-propre? Si mon pinceau, novice encore, pouvait faire concevoir de l'espérance, refuserait-on de le guider, parce qu'en débutant il s'est trempé dans une couleur un peu terne? Je soumets ces questions aux modernes Apollons, et finis

cette préface en les assurant, que telle bonne idée que je conçoive de mes pets, je n'ai le moins du monde pensé que leur vent fût assez puissant pour me lancer au temple de Mémoire.

ARGUMENT

DU PREMIER CHANT.

Invocation au dieu Crépitus. — Talents des fameux peteurs de mon collége, de Doviné surtout. — Définition du pet; son origine, celle de la vesse. — Rapports qui existent entre la *vesse* et la violette, entre le *pet tonnerre* et la foudre, entre le *pet brutal* et le canon, entre le *pet bardeur* et un bavard, entre le *pet clairon* et la lyre d'Amphion, entre le *pet timide* et la beauté craintive. — Conseil au beau sexe.

LA CRÉPITONOMIE

ou

L'ART DES PETS.

CHANT PREMIER.

Je fus amant au printemps de mes jours,
Ma faible voix bégaya mes amours;
Je suis peteur, ce beau titre m'inspire;
Grand Crépitus (a)! daigne accorder ma lyre:
Que l'univers, attentif à ma voix,
Connaisse enfin la douceur de tes loix,
Et que l'anus, instruit dans l'art de plaire,
Sache aujourd'hui ce qu'il peut et doit faire.

Mais quoi! déjà, ce Dieu dans sa bonté,
Hâte les fruits de ma fécondité;
Déjà les vents, lassés de leur retraite,
Veulent eux-même emboucher la trompette:
Passez, passez, aimables prisonniers,
Chantez ma gloire, embaumez mes lauriers,
Et que les airs soient votre empire immense...
Un pet me vient, je pète et je commence.

On ne voit pas plus d'oiseaux dans les airs,
Quand le printemps ranime leurs concerts;
Paris n'a pas, dans le siècle où nous sommes,
Plus de faquins qui singent les grands hommes,
Que sur la terre on façonne de pets.
De bonne foi, les connut-on jamais?
On lâche un vent quand un vent incommode;
Mais c'est, hélas! sans goût et sans méthode.
Quoi! tous les jours de nouveaux entrechats,
De nouveaux soins de hâter le trépas,

Et l'art des pets n'éclaire pas le monde!
Il est pourtant sur la machine ronde
Plus d'un peteur qu'on loue avec raison:
Je me souviens, non sans émotion,
De mon collége et des chers camarades,
dont je prisais les vives pétarades.
O mes amis, que de soins, de tourments,
Font regretter nos premiers passe-temps!
Lorsque la nuit, dans la même chambrée,
Réunissait les mangeurs de purée,
Quels nobles pets réveillaient les échos,
Et suspendaient les heures du repos!
Braquant l'anus, et levant le derrière,
Le plus adroit éteignait la lumière:
Le plus fougueux, saisissant nos esprits,
Faisait trembler les vitres et les lits.
On vit souvent les voisins en prière,
Prendre nos pets pour l'éclat du tonnerre.

Eh! toi surtout, vigoureux Doviné, (3
Tu confondais mon génie étonné;
Que l'on avait de plaisir à t'entendre!
Je t'admirais sans pouvoir te comprendre.
Mais ton anus, en sa bouillante ardeur,
Sacrifiait la grâce à la vigueur,
Et parfois même oubliait la mesure.
Moins bien pourvu des dons de la nature,
Moins fort que toi, mais plus ingénieux,
Plus varié, plus simple, plus heureux,
A force d'art, surpassant mon génie,
Je l'emportais par ma douce harmonie;
Et ménageant mon haleine avec soin,
A ta vigueur j'atteignais au besoin.

Tel un pasteur dont la voix ferme et pleine,
D'agrestes airs fait retentir la plaine,
Plaît moins qu'un son faible, mais épuré,
Qu'un chantre expert sait conduire à son gré.

Cher Doviné, ta verve était divine,
Hélas! pourquoi petais-tu par routine?
Je nomme pet, cet invisible corps [4],
Léger, subtil et souple en ses ressorts,
Qui dans nous-même exerce son ravage
Quand on s'obstine à boucher son passage;
Et qui sortant de sa sombre prison,
Répand dans l'air sa douce exhalaison.
Il sent l'anis, le soufre ou le fromage,
Suivant les mets dont on a fait usage;
Parle, se tait, tonne, inspire la peur,
Suivant la force et l'esprit de l'auteur.
De mon héros, une Muse divine [5],
M'a révélé l'éclatante origine:
Avant ce jour, trop fatal aux humains,
Où sur la pomme Ève porta les mains,
Et nous chassa d'un lieu plein de délices,
Aucun zéphir n'avait flatté ses cuisses;

Mais quand ses yeux virent l'ange vengeur,
Le fruit alors lui tourna sur le cœur;
Elle gonflait, tombait en défaillance,
Quand un gros pet soulagea sa souffrance:
Adam poussa de grands cris dans les airs,
Crut que la foudre ébranlait l'univers;
Et se baissant pour pleurer sa faiblesse,
Il donna jour à la première vesse.
Depuis ce temps, leurs descendants nombreux,
Firent des pets, nous en faisons comme eux;
Et grâce aux Dieux, qu'on me loue ou me fronde,
On pètera jusqu'à la fin du monde.

Suivant les mœurs, les pays, les talents [6],
Les vents qu'on pousse ont des sons différents.
Grossier, borné, plaisant par fantaisie,
Le *pet brutal* nous vient de la Russie;
Né parmi nous, fougueux, souple à propos,
Le *pet tonnerre* est celui des héros:

L'Italien, en chantant sa romance,
Sait du *clairon* moduler la cadence.
Partout la *vesse*, embaumant les mortels,
Reçoit l'encens offert sur ses autels;
Et du *bardeur*, qui salit son passage,
Personne encor ne souhaita l'usage.

Sexe charmant, formé pour nos plaisirs,
Ah! dans le son de tes faibles zéphirs
Je méconnais cette voix de Sirène,
Dont le pouvoir nous charme et nous entraîne.
Le Dieu puissant, prodigue de faveurs,
Qui te donna tout pouvoir sur nos cœurs,
N'a pas borné sa bonté paternelle,
Et tout chez toi peut servir de modèle;
N'en doutons pas, Mesdames, votre anus,
S'il s'exerçait aux jeux de Crépitus,
Pourrait voler au temple de Mémoire,
Et sur le nôtre obtenir la victoire;

Mais de l'usage observant trop les lois,
Le *pet timide* a seul chez vous des droits.
Quoique chacun ait sa voix favorite,
Les pets bien faits ont toujours leur mérite :
Pour le prouver esquissons leurs portraits.

Lorsque l'hiver déserte nos guérêts,
Que du zéphir la douce et fraîche haleine
Souffle un air pur, de fleurs sème la plaine;
Quand le printemps veut paraître à son tour,
Et ramener les plaisirs et l'amour,
Mille bienfaits annoncent sa présence,
Et tout pour nous est alors jouissance;
Un Ciel serein, le murmure des eaux,
Le chant naissant de nos petits oiseaux,
Et ces transports, cet amoureux martyre,
Les sentiments qu'on prouve et qu'on inspire,
Sont des présents qui ravissent nos cœurs,
Sans oublier le parfum de nos fleurs.

CHANT I.

Reçois ici, modeste violette,
L'éloge vrai que ma Muse t'apprête:
Blâmant l'orgueil de tes nombreuses sœurs,
Et connaissant le danger des honneurs,
Sous le tapis de nos sombres bocages
Tu sembles fuir nos regards, nos hommages;
Mais c'est en vain; la plus suave odeur
Guide nos pas vers l'endroit enchanteur
Où tu choisis ta paisible retraite.
Fuis-nous toujours, charmante violette;
On prise peu l'orgueilleuse beauté.....
J'admire en toi cette simplicité,
Mère des pets, vesse odoriférante (7)!
Qui méconnaît ta grâce prévenante
Ne dut jamais respirer ton encens.
Comme la fleur que j'honore en mes chants;
Tu fuis l'honneur, tu sais plaire comme elle;
Tu pars sans bruit, ton parfum te décèle....

On voit souvent des orages affreux
Troubler la paix et la clarté des cieux;
Le voyageur avec crainte s'arrête,
Apercevant au-dessus de sa tête
Des monts de feu, d'effroyables volcans,
Portant, roulant la foudre dans leurs flancs:
Elle part, tombe, et semant l'épouvante,
Siffle et s'éteint dans l'onde frémissante.....
Aussi terrible, avec même fracas,
Le *pet tonnerre* éclate aux pays-bas,
Et répondant à la plus noble attente,
Bat les recoins d'une salle tremblante.
Coup imprévu! L'auditoire aux abois
Perd aussitôt la raison et la voix;
Et de ses sens rappelant peu l'usage,
Long-temps après croit encore à l'orage.
Avec l'odeur perce la vérité;
Chacun grimace alors de son côté:

Que je vous plains, pédants, faiseurs de mines !
L'un aussitôt se bouche les narines,
L'autre en un coin débouche ses flacons,
Et l'ambre en vain s'exhale aux environs:
Mais le peteur, content de sa personne
Ne peut encor penser qu'il empoisonne.
Le *pet brutal* exige la vigueur;
Il n'appartient qu'au plus fameux peteur
De lui fournir une noble carrière :
Semblable en tout à ces foudres de guerre,
Dont le seul bruit inspire la terreur,
En s'échappant il tonne avec fureur,
Et conservant toute sa violence,
Ce rude pet finit comme il commence.
Il nous fournit faibles exhalaisons [10]:
Mère nature, égale dans ses dons,
A ses enfants fit un juste partage;
L'un est pourvu de force et de courage,

L'autre plus faible a pour lui la beauté ;
Tourtereau plaît par sa fidélité,
Le rossignol par son touchant ramage ;
Le paon altier brille par son plumage :
La douce vesse attire par l'odeur,
Et le brutal surprend par sa vigueur.
Mais des présents d'une mère aussi sage
On ne fait pas toujours un bon usage ;
Témoin ce pet qu'on ne saurait aimer,
Ce pet bardeur, puisqu'il faut le nommer.
Dans l'origine on lui rendait hommage,
Un doux parfum était son apanage ;
Mais plein d'orgueil, croyant se signaler,
Au pet tonnerre il voulut s'égaler ;
Il fut puni d'un effort téméraire,
Quelques débris salirent sa carrière.
Tel un bavard ignorant, indiscret,
S'efforce en vain de traiter un sujet,

Et dans un cercle, éprouvant les courages,
Jette en parlant sa salive aux visages.
De cet objet je détourne les yeux,
Et ne veux point de traits fastidieux
Déshonorer, avilir la matière.

Par toi, j'oublie un indigne confrère,
Charmant clairon; épris de tes attraits,
Je te fais roi de la race des pets;
Non que ta voix imite le tonnerre,
Par la douceur tu t'efforces de plaire;
Et je préfère aux plus terribles sons
Ta mélodie et tes tendres chansons.
L'anus savant avec soin te ménage,
Il te retient, te livre le passage;
Tu croîs encor par ces précautions,
Et de la gamme entremêlant les tons,
D'un nouvel air le peteur te rend grâce. (*)

Tel autrefois le chantre de la Thrace,

Flattait, charmait les agrestes humains ;
Tel Amphion, par ses accords divins
Des murs de Thèbe élevait la merveille.
Charmant clairon, délice de l'oreille,
Sois-moi propice, et prouve en t'exilant,
Que l'art d'écrire est mon moindre talent.
Sans imiter ta savante manière,
Le pet timide a le droit de nous plaire.
De ses accents mon esprit enchanté
Crut voir en lui cette jeune beauté
Dont la candeur et l'aimable simplesse
Gagnent le cœur, enflamment la tendresse.
Humble, plaintif, et parlant à propos [illegible],
Que le timide a fourni de bons mots !
Mais trop souvent le plaisir qu'il procure
Fait frisonner et met à la torture
Un père honteux de l'avoir engendré.
Amis, craignez ce fils dénaturé :

Plus d'une fois, en se donnant carrière,
Il a troublé l'orateur en sa chaire,
Et dans les cours, sans respect pour les roix,[1]
Il fit entendre une importune voix.
Sexe enchanteur, que la honte captive,
Ah! je le sais, votre pudeur craintive
Vous fait souffrir les plus horribles maux;
Sachez enfin, sachez tromper les sots:
Soyez docile à l'art que je professe;
Je vais apprendre à glisser une vesse.

FIN DU CHANT PREMIER.

ARGUMENT

DU SECOND CHANT.

PLAISIRS que je me procure avec mes amis. — Parodie de quelques vers de l'*Art poétique* de Boileau. — Divers conseils propres à former un peteur. — Prière du matin. — Description des mets qui conviennent à l'homme qui veut briller dans l'art des pets. — Réflexions sur la Gastronomie. — Le pet du batteur. — Manière de bien faire les pets, surtout la vesse en société, sans laisser de soupçons. Exception à l'usage qui bannit le pet de la bonne société. — Manière d'amener au port un vent qui s'obstine à rester dans les entrailles, et qui cause les plus affreuses coliques. — Un regret finit ce chant.

LA CRÉPITONOMIE

OU

L'ART DES PETS

CHANT DEUXIÈME

Je n'ai jamais souhaité la grandeur,
Ni de Plutus imploré la faveur ;
Content du peu que m'a laissé mon père,
Je vis heureux dans une humble chaumière,
Et j'apprécie à sa juste valeur
La paix des champs et celle de mon cœur.
Aux importuns ma cave est interdite.
Je ne vis pas cependant en ermite ;

J'ai des amis, qu'avec soin j'entretiens,
Et sais près d'eux faire honneur à mes biens.
Toute contrainte entre nous est bannie :
Loin d'approuver l'ennuyeuse manie
De resserrer l'anus avec effort,
Nous l'excitons, nous petons au plus fort :
Lutte charmante, agréable à l'oreille,
Dont la santé s'accommode à merveille.
Du haut des cieux Crépitus nous sourit,
Et nous soutient quand la source tarit.
Sachez d'abord le rendre favorable ;
Car je dirai comme un chantre admirable :
C'est vainement qu'un imprudent peteur
Pense de l'art atteindre la hauteur,
S'il n'a des vents l'influence secrète,
Si Crépitus ne l'a fait pour qu'il pète :
Dans son anus, étroitement captif,
Son pet est sourd ; son derrière apprentif,

Ne peut pousser qu'une vesse inodore....
Homme divin, ô maître que j'honore!
Boileau, pardon si mes vers indiscrets
Osent salir tes sublimes portraits.
Vous qui voulez, étudiant sans cesse,
Briller un jour dans l'art que je professe,
N'ouvrez jamais les fesses sans besoin,
Et ménagez votre haleine avec soin:
Le vrai talent est moins de nous surprendre
Que de filer un son sonore et tendre;
Sans l'harmonie, un mortel vigoureux,
Est, quoi qu'il fasse, un peteur ennuyeux.
Ne forcez point l'élan de la nature,
Et de l'anus consultez l'ouverture.
Tous les matins, en serviteurs pieux,
Vers Crépitus faites monter vos vœux:
Demandez-lui du vent en abondance,
L'heureux talent de peter en cadence;

Priez aussi de ne vous point trahir
Quand en public un zéphir veut sortir ;
Et que jamais, en dorant vos culottes,
Un pet bardeur ne coule dans vos bottes.
En père il sait calculer vos besoins ;
Mais veut aussi qu'on seconde ses soins.
Pour réussir formez-vous un régime,
Donnez des lois vous-même à la cuisine :
Que les oignons, les navets et les choux (a)
Trouvent leur place, entourent vos ragoûts :
Des haricots et des pommes de terre
J'ai remarqué la vertu salutaire ;
A toute sauce ayez des farineux ;
Mais des œufs durs l'effet est merveilleux.
Pour varier qu'on serve la marée,
Le long brochet et la carpe dorée ;
Certains docteurs trouvent ces mets venteux ;
Combalusier est d'accord avec eux.

N'admettez pas ces funestes entrées
Qu'on voit nager dans de claires purées ;
Car leurs effets sont trop apéritifs.
Mangez des mets venteux, non laxatifs.
Ne souffrez pas que jamais on vous serve
Ces vins anciens qu'on vante et qu'on conserve ;
Pour exciter notre admiration,
Du cidre doux formez votre boisson [3].

L'aimable auteur de la Gastronomie,
Dans un dîner blâmant l'économie,
Prescrit des lois que j'aime assurément ;
Mais qui pourrait les suivre constamment ?
Qu'un grand seigneur, vivant dans l'opulence,
Pour bien dîner grossisse sa dépense ;
Que son buffet se remplisse à grands frais,
De fruits confits, et de gâteaux parfaits,
Je le conçois ; mais lui seul peut le faire :
Ainsi louant ta verve et ta matière,

Mon cher Berchoux, nous t'avouons, hélas!
Que tes conseils ne nous serviront pas.
Vous tous, amis, comme moi sachez vivre;
Goûtez l'avis, il est facile à suivre.
Dans sa chaumière, un simple campagnard,
Bourré de pois, d'une omelette au lard,
Pète aussi bien dans ses méchantes hardes,
Qu'un sénateur engraissé de poulardes;
Il pète mieux s'exerçant plus souvent,
Puisque l'usage est un maître savant.
Dirigez-vous vers cette grange immense,
Qui du fermier renferme l'espérance;
Sans être vu, regardez en ces lieux
Ce paysan dont les bras vigoureux
Font envoler de nos gerbes dorées
Ces grains chassés de leurs prisons serrées;
Ce malheureux, pour prix de ses travaux,
Soupa la veille avec des haricots,

Qu'un verre d'eau mouilla dans son assiette ;
Ah! cependant écoutez comme il pette :
L'aire gémit sous les pieds du lourdeau ;
L'odeur suffoque et vous chasse aussitôt.
Mais c'est assez lasser ta patience,
Mon cher lecteur, je te vois en souffrance ;
Ton estomac, bourré de haricots,
Gronde et prélude à de nobles travaux :
Déjà, fermant de ton mieux la barrière,
Tu n'attends plus que la docte manière
De bien peter, de former de beaux sons ;
Allons, courage, il est temps, commençons :
Ménage, ami, l'abondante matière,
Si tu prétends faire ouïr un tonnerre ;
Ce vent fougueux doit plaire assurément :
Il faut d'abord le pousser fortement,
Le retenir, puis le lancer ensuite ;
Qu'il tonne, gronde, éclate, et mette en fuite...

Le pet brutal veut un bon fondement ;
Sans te gêner respire doucement,
Et si tu sens qu'à sortir il s'apprête,
Forme un obstacle, et que l'anus l'arrête ;
Puis tout à coup, cédant à sa fureur,
Renforce-le de toute ta vigueur ;
Et d'un seul jet pousse-le de manière
Qu'il parte et meure en voyant la lumière.
Ce rude pet, brusque dans sa façon,
S'il est bien fait ne doit donner qu'un ton.
Mais ne va pas, sans consulter tes forces,
T'abandonner à ses douces amorces ;
Si tu n'as l'art que je veux t'enseigner,
Quelques débris pourront l'accompagner :
Malheur alors à celui qui t'escorte !
Il trouvera ton haleine un peu forte.
Evite bien de voir dégénérer
Un des beaux pets que l'on puisse admirer.

Pour le clairon il faut choisir la place;
Ce vent charmant exige de la grâce:
Mieux que mes lois ton goût doit te guider;
Mais ces conseils sauront pourtant t'aider:
Pour le former mets-toi bien à ton aise,
Ne reste point collé sur cette chaise,
Qui dès l'abord te ferait avorter;
Derrière au vent, si tu veux enchanter:
Que le coccix soit plus haut que la tête,
C'est de rigueur, le moindre obstacle arrête.
Si de l'anus, les ressorts impuissants (4
Ne cèdent point à tes désirs pressants,
Avec l'index corrige la nature,
Et par degrés donne de l'ouverture;
La gamme alors se rendant à tes vœux,
Te fournira des airs miraculeux.
L'avis, dis-tu, te paraît ridicule;
Un bon peteur n'eut jamais de scrupule:

Ah! quelque jour, n'en désespérons plus,
Rendant justice au pouvoir de l'anus,
Et le prenant pour un digne interprète,
Nous parlerons par l'endroit où l'on pète.
N'as-tu pas vu, dans ces caveaux bruyants
Où les badauds font rire à leurs dépens,
Ce ventriloque admiré du vulgaire ?
De son organe il veut faire un mystère;
Mais je soupçonne avec quelques raisons
Que son derrière articule les sons.
Quoique souvent la fortune nous rie,
Il est des jours funestes dans la vie :
Le plus charmant, le plus fougueux péteur,
N'est pas toujours à la même hauteur;
Alors, prudent et simple avec adresse,
A force d'art déguise ta faiblesse :
Que le timide, arrivant en douceur,
Laisse douter de ton peu de vigueur.

Il ne faut pas pour lui donner carrière
Ouvrir sans goût un énorme derrière ;
Il veut passer par un étroit chemin ;
Voilà le fruit d'un heureux examen.
Dans ses arrêts que le monde est bizarre !
Par un usage étonnant et barbare,
Le pet banni de la société
Y craint la honte ou la captivité :
Quand les honneurs fondront sur ta personne ;
Quand le crédit, par le pouvoir qu'il donne,
T'entourera d'un long cercle d'amis,
Pousse à coup sûr les pets les mieux fournis :
Chacun alors, pour gagner une œillade,
T'assurera que tu sens la muscade,
Et comme en toi tout sera merveilleux,
De ta poitrine on vantera le creux.
Mais quand, traînant dans la route commune,
Tu n'es, hélas ! qu'un soldat de fortune ;

Ne risque pas de prouver ta vigueur.
Un être obscur n'eut jamais de prôneur :
Mais alongeant la cuisse avec adresse,
Trompe ton monde en glissant une vesse.
Que ce moyen, salutaire et charmant,
Dans un concert s'exécute aisément!
Pour n'y point voir ta pudeur alarmée,
Choisis l'instant où la foule charmée
Donne au phénix un *bravo* mérité,
Tu peux encor risquer dans un *forté;*
Mais ne va pas, au milieu d'une *pause*,
Par ton zéphyr troubler un virtuose.
N'attire pas un trop pénible affront,
Souvent chez toi pratique la leçon :
Pour que ton vent s'évapore en silence,
Qu'il ne rencontre aucune résistance ;
Sans le hâter, aide-le cependant,
Tu jouiras sans crainte d'accident.

L'odeur, dis-tu, découvrira sa fuite? (6
Du cerf adroit imite la conduite :
Lorsqu'un piqueur, acharné sur ses pas,
Est sur le point de sonner son trépas,
S'il aperçoit, en rasant les clairières,
Dans un réduit quelques-uns de ses frères;
Au milieu d'eux il tournoie aussitôt,
Par ce moyen met les chiens en défaut :
Agis de même; en tous lieux dans la salle,
Par tes circuits que le parfum s'exhale.
On trouvera que l'air devient épais,
Qu'il conviendrait d'en avoir un plus frais:
Approuve fort la chose proposée,
Ta vesse alors fuira par la croisée.

Maître savant, nous voici bien instruits,
Me diras-tu, nous suivrons tes avis;
Et grâce aux lois de ce précieux code,
Nous pèterons maintenant par méthode;

Mais quand un vent, à rester obstiné,
Nous fait souffrir les douleurs d'un damné,
Par quel moyen, soulageant la bedaine,
Peut-on alors mettre un terme à sa peine;
Car on a vu d'inextricables pets
Tourner sans cesse et ne sortir jamais?
Hélas! vraiment que d'êtres sur la terre
Par de tels maux finirent leur carrière!
Quand tu craindras un dangereux tourment,
Sors de chez toi, ne perds pas un moment;
Un pied en l'air, et dansant sur l'herbette,
Force le vent à quitter sa retraite;
A chaque saut il se détachera,
Et dans l'espace enfin s'envolera.
Si, malgré toi, retenu sur la chaise,
Un mal cuisant augmente ton malaise,
De suite il faut te pencher en avant,
Te redresser, te rebaisser souvent,

Et sans égard à ce qu'on en peut dire,
Pousser, peter, terminer ton martire.
En décrivant mes inspirations,
En vous donnant ces utiles leçons,
Un seul regret, amis, me désespère :
Que n'ai-je pu, traitant cette matière,
Peindre aussi bien que je pète aisément !
Que ce poëme aurait été charmant !
Homère seul, pouvait chanter Achille ;
L'Homme des Champs attendait un Delille ;
L'Art de Peter demandait un Boileau :
Mais en faveur d'un transport aussi beau,
Ah ! pardonnez à ma Muse frivole ;
Accourez tous, volez à mon école,
Vous obtiendrez des succès plus heureux :
Si je peins mal, je pète on ne peut mieux.

FIN DU CHANT SECOND.

ARGUMENT

DU TROISIÈME CHANT.

Suites funestes de la révolution, qui prouvent l'utilité des talents, de la crépitonomie surtout. — Les pets sont nos meilleurs amis. — Plaisirs sans nombre qu'ils procurent. — Le pet fait dans les bosquets. — Le pet fait dans l'eau. — Épisode tiré d'un accident arrivé à un de mes parents. — Conseils aux professeurs. — Offrande de mon poëme au dieu qui me l'a inspiré. — Mon épitaphe.

LA CRÉPITONOMIE,

OU

L'ART DES PETS.

CHANT TROISIÈME.

Nous sommes nés sous une affreuse étoile !
Le dernier siècle à mes yeux se dévoile :
Que vois-je, hélas! de sanglants étendarts,
Des assassins, la mort de toutes parts,
Et des tourments plus redoutables qu'elle.
Heureux alors, quand une main cruelle,
De l'innocence ouvrant les noirs cachots,
Par le trépas venait finir les maux.

Las d'exister, perdant toute espérance,
Tu l'attendais avec impatience,
Père chéri, tu pleurais tes enfants.
Je ne comptais alors que sept printemps;
On est encore peu sensible à cet âge;
Mais un bon cœur fut toujours mon partage.
Pour t'arracher de ces lugubres tours,
Ah! volontiers, j'aurais donné mes jours.
De ton gardien, la bonté généreuse,
M'introduisait dans ta prison affreuse;
De tes parents je t'y portais les vœux;
Je t'annonçais des moments plus heureux;
Je t'embrassais, et ma main caressante
Trompait l'ennui de ton ame souffrante.
Mais quel démon, jaloux de mon bonheur,
De ces instants me retrace l'horreur?
Ils sont passés, un Dieu plein de clémence
Brisa tes fers, et vengea l'innocence.

Hélas! pourquoi des tableaux déchirants
Parlent encor de ces horribles temps?
Souvent le soir, lorsque l'humble indigence
Des froids passants implore l'assistance,
On reconnaît sous de tristes dehors
Ceux qui jadis possédaient des trésors.
Scène frappante, aujourd'hui trop commune
O vous, mortels chéris de la fortune!
Qui maintenant jouissez de ses dons,
Des jeux du sort composez vos leçons.
Considérez cette obscure chaumière :
Là se soustrait à peine à la misère
Un grand seigneur, un Crésus d'autrefois,
Qui vit raser ses châteaux et ses bois.
Ses revenus faisaient fleurir la ville;
Il est réduit à ce champêtre asyle.
Heureux encor si dès ses jeunes ans,
Il eût acquis de précieux talents,

Ce lieu pour lui ne serait solitaire ;
Avec l'étude il saurait s'y distraire :
Un noir chagrin travaille ses esprits ;
Ah ! les beaux-arts charmeraient ses ennuis.
Il faut s'attendre à tout sur cette terre :
Si par hasard dans une humble chaumière,
Semblable à lui vous étiez exilé,
Seul, sans amis, de soucis accablé,
Que feriez-vous ? La changeante nature
Ne peut toujours conserver sa parure,
Vous le savez, à l'aimable printemps,
Puis à l'été succèdent les autans ;
Le triste hiver engourdit les Naïades,
Et nous ravit nos douces promenades :
Environné de neige, de glaçons,
Faut-il alors, auprès de ses tisons,
Pour tout plaisir maudire la froidure ?
Mais la lecture.... une sèche lecture,

Ne peut sans cesse occuper nos instants,
Dans nos plaisirs nous sommes inconstants,
On bâille alors; mais l'art que je professe
Saura toujours éloigner la tristesse, (1)
Nous procurer des plaisirs innocents,
Et nous soustraire aux maux les plus cuisants.
Lorsque l'hiver, une flamme brillante,
Vous prêtera sa chaleur bienfaisante,
Que, fatigué de parcourir des yeux
Vos froids journaux et vos livres poudreux,
L'ennui viendra vous attaquer sans cesse;
En bons peteurs sachez braquer la fesse,
Et que le vent de vos explosions,
Par sa vigueur ranime vos tisons.
Le temps alors fuira sans qu'on y pense;
J'en fais souvent l'heureuse expérience;
Dans mon réduit, en poussant mes zéphirs,
Au coin du feu je trouve les plaisirs.

Même je crois, soit dit en confidence,
Qu'un bon ami ne vaut pas ma science :
Lorsqu'accablé par les rigueurs du sort,
Las d'exister, vous appelez la mort,
Et qu'un ami, par un destin contraire,
Voit les plaisirs embellir sa carrière,
De son bonheur, s'il vous vante le prix,
Sa folle joie étonne vos esprits,
Et votre peine en devient plus horrible;
Mais votre pet, à vos malheurs sensible,
Si vous souffrez, conformera son chant
A la douleur que votre cœur ressent.
Lorsque ce cœur, plein de mélancolie,
Languira loin d'une fidèle amie,
Ou qu'une ingrate oubliant ses serments,
Méprisera vos plus doux sentiments;
Zéphirs alors, imitant la romance,
S'exhaleront, plaindront votre souffrance.

Je l'avoûrai, privé de leurs secours,
Le désespoir eût terminé mes jours;
Mais leurs doux sons, leur tendre mélodie,
Me fit trouver des plaisirs à la vie:
Je m'égalais à ces fameux héros,
Dont l'univers admire les travaux,
Et j'imitais leurs foudres redoutables:
Dans le moment que leurs bras indomptables
Faisaient trembler de nombreux bataillons,
Un pet semblable aux fougueux aquilons,
Et s'exhalant en épaisse fumée,
Faisait trembler ma culotte embaumée.
O mes lecteurs! armés du préjugé,
Par vous d'abord que je fus mal jugé!
Ah! paraissant à vos yeux sans excuse,
Vous ne pouviez pardonner à ma Muse
De vous dicter de semblables leçons,
Vous me logiez aux Petites-Maisons;

Mais maintenant avec droit je puis croire
Que vous prenez plus de soin de ma gloire,
Et que blâmant vos premiers sentiments,
Vous admirez des préceptes charmants.
Laissons penser à l'aveugle vulgaire
Que l'art des pets n'est que folle chimère,
Nous, plus instruits, calculons les plaisirs
Dont ce grand art embellit nos loisirs.

Quand le printemps réveille la nature,
Et la revêt de fleurs et de verdure;
Quittez des lieux trop long-temps habités,
Courez au fond des bosquets enchantés:
Près d'un ruisseau, dont l'onde murmurante
S'éloigne en paix d'une source charmante,
Fixez vos pas, et couché sur ses bords,
Que Philomèle admire vos accords:
Vous la verrez sur la verte bruyère,
Par ses chansons lutter contre un derrière....

Mais le soleil, en sa brûlante ardeur,
Perce des bois la sombre profondeur;
La fleur penchée et fermant son calice,
Semble implorer la sève bienfaitrice:
Vous-même aussi, cédant à la chaleur,
Vous regrettez votre mâle vigueur;
Rappelez-la par un bain salutaire:
Elle revient! Dieux, quel fougueux tonnerre
Rompt en éclats la conque des tritons,
Saisit d'effroi les timides poissons!
L'onde étonnée, et troublée en sa course,
En gros bouillons remonte vers sa source...
Ainsi, lâchant sans cesse vos zéphirs,
Vous volerez de plaisirs en plaisirs.
Ceux que j'ai peints sont faits pour vous séduire;
Mais il en est que je ne puis décrire:
Ce dernier chant serait un livre entier;
Il est aussi des secrets de métier.

Froids raisonneurs, pédants que rien n'amuse,
Vous condamnez une innocente Muse,
Et sans pitié, censurant mes portraits,
Vous faites vœu de ne peter jamais;
Ah! redoutez dans votre indifférence
De Crépitus l'éclatante vengeance;
Mais renoncez à d'injustes dédains;
Petez, ainsi le veulent les destins;
A leurs arrêts vainement on s'oppose:
Un épisode affirmera la chose.

En Picardie était certain parent, (*
Homme d'esprit, mais peteur ignorant.
Un jour, dînant en bonne compagnie,
Un pet lui vint; craignant l'ignominie,
Il le retint en se guindant l'anus,
Et se remit à célébrer Comus.
Le pet lassé de son triste esclavage,
Voulant venger le plus sanglant outrage,

Gonfle et durcit ce tube intérieur,
Où tant de mets vont perdre leur saveur.
Mon cher parent, que la douleur accable,
Tombe à nos pieds, pousse un cri lamentable :
« Victime, amis, d'un châtiment nouveau,
» Je meurs, dit-il, un pet est mon bourreau...»
A Crépitus j'adressai ma prière ;
« O Dieu puissant! désarme ta colère ;
» Prends en pitié ce mortel expirant:
» Je te promets les vœux de mon parent ;
» Et pour payer une trop juste amende,
» De mille pets je te vote l'offrande. »
Après ces mots, bravant l'opinion,
Je sais braquer l'anus du moribond,
Et d'une main, heureusement savante,
Faisant glisser le vent qui le tourmente,
Par le secours d'un art miraculeux
Le pet soudain s'élança vers les cieux.

Muse, redis quel tonnerre effroyable
S'élance alors du corps du misérable! (3
Mon cher parent, guéri de ses douleurs,
Me remercie et me baigne de pleurs.
« Par ton savoir je retrouve la vie,
» Ami, dit-il; mais quel puissant génie
» Sut te donner ce talent précieux? »
» — C'est Crépitus qui te rend à nos vœux,
» Lui répondis-je; ah! par un prompt hommage
» Remercions le Dieu qui te soulage. »
Tous bien d'accord, nous fîmes le serment
De ne jamais serrer le fondement,
Et pour garant de nos sages promesses,
Chacun alors se parfuma les fesses.
De mes leçons profitez, chers lecteurs:
Méditez-les, savants instituteurs,
Qui prenez soin de former la jeunesse;
A vous ici souffrez que je m'adresse:

Dans vos maisons que n'enseigne-t-on pas!
J'y vois entrer ce faiseur d'entrechats,
Dont la leçon aussi folle que vaine,
Va sans pitié mettre un corps à la gêne,
Et dérober de précieux instants.
Ah! d'un élève employez mieux le temps.
De Cicéron parlez-lui le langage,
Que cet auteur nourrisse son jeune âge;
Je veux aussi que ses yeux exercés
Suivent aux cieux les astres dispersés;
Que des Euclide il poursuive la trace,
Et qu'un crayon le charme et le délasse;
Mais avant tout qu'il apprenne à peter,
De vos leçons il saura profiter :
Quand, jeune encore, à l'art on s'évertue (5
L'anus aux pets aisément s'habitue.
Sachez dompter une trop vive ardeur,
Souvent cet âge est sujet au bardeur;

Enseignez-lui par quelle fine adresse
On se soulage au moyen d'une vesse;
Et comme alors l'exemple est d'un grand poids,
Petez vous-même en lui dictant mes lois.
Par un bienfait d'une telle importance,
Assurez-vous de sa reconnaissance.

Grand Crépitus! dieu des bruyants plaisirs!
Reçois le fruit de mes heureux loisirs.
Si mon travail est digne de te plaire,
Daigne exaucer ma fervente prière :
Ah! dès l'aurore, après un doux sommeil,
Que des zéphirs annoncent mon réveil;
Que dans le jour ma vigoureuse haleine
Puisse aisément les fournir par centaine;
Qu'en me couchant, plein d'un nouvel espoir,
Un pet brutal.... me serve d'éteignoir! (6

Un seul moment si j'ai pu vous distraire,
De vous, amis, j'ose attendre un salaire :

Lorsque les sœurs, qu'on redoute toujours,
Auront coupé la trame de mes jours,
Venez gémir sur ma cendre plaintive,
Sur mon tombeau que votre main écrive :
Ci-gît en paix l'auteur de l'Art des Pets,
Fameux peteur, si l'on en vit jamais.
Il prit naissance au milieu du Santerre,
Et par un pet commença sa carrière ;
Pour terminer ses jours par un plaisir,
Un pet aussi fut son dernier soupir.
O vous, mortels, qui lisez son histoire,
Donnez de grâce un pet à sa mémoire ! !

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER CHANT.

NOTES

DU POËME

DE LA CRÉPITONOMIE

NOTES

DU CHANT PREMIER.

1) PAGE 17, TITRE.

Je crois pouvoir forger ce mot. Quoique nouveau, on le trouvera sans doute aussi exact qu'astronomie, gastronomie, etc. Il est formé de *crepitus*, mot latin qui veut dire pet, et de *vonos*, mot grec qui signifie connaissance : la crépitonomie est donc la connaissance des pets.

2) PAGE 17, VERS 4.

Grand Crépitus ! daigne accorder ma lyre.

Les anciens, émerveillés du plaisir et du sou-

lagement qu'ils éprouvaient en petant, ont fait un dieu de Crepitus. Voyez à ce sujet le Dictionnaire de la fable.

3) PAGE 20, VERS 1.

Et toi surtout, vigoureux Doviné!

Ce Doviné était, dans le fait, un peteur étonnant; sa vigueur surprenait, saisissait même quelquefois. Je me souviens surtout qu'un soir, pendant un orage, il fit un tel pet, que plusieurs d'entre nous crurent, dans le premier moment, que la foudre était tombée sur le dortoir.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

4) PAGE 21, VERS 3.

Je nomme pet cet invisible corps.....

Voici la définition médicale du docteur Com-

balusier : « J'entends par vent une matière fluide, une espèce de vapeur aérienne et élastique, qui, faisant un grand effort pour se dilater, distend violemment le canal alimentaire où elle est contenue, et qui tantôt est resserrée et fixée dans un endroit, tantôt parcourt rapidement les différentes circonvolutions de ce long tuyau ; souvent aussi se fraye une issue au-dehors, et produit des gonflements, des douleurs, des tranchées, et la mort même. »

Personne n'ignore celle du célèbre Boursault ; la voici :

Je suis un invisible corps,
Qui des bas lieux tire mon être,
Et je n'ose faire connaître
Ni qui je suis, ni d'où je sors.
Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse ;
Je deviens femelle traîtresse,
De mâle que j'aurais été.

Il y a suivant moi peu d'exactitude dans cette définition.

5) PAGE 21, VERS 13.

De mon héros une Muse divine
M'a révélé l'éclatante origine.

Aristophanes, dans une de ses comédies intitulée *Plutus*, regarde le pet comme fils d'un potage composé de pois et de ris; Chamæleon, poète de Pont, prétend que c'est d'un potage de fève. Déphile, médecin de Siphnos, l'une des Cyclades, attribue aux raves l'honneur de la maternité. Zénon, chef de la secte des stoïciens, l'accorde aux lupins. Mercier, dans l'éloge du pet, dit qu'il le croit plus ancien que la parole; qu'Adam, en sortant des mains du créateur, prouva par un gros pet la joie qu'il ressentait d'être tiré du néant. D'autres le font descendre en ligne directe du rectum de Jupiter ou d'Orphée.

Ces conjectures sont peu vraisemblables. Il est certain que les vents sont une suite, ou d'un mauvais air respiré, ou d'une digestion difficile : la preuve en est que tous les farineux, lourds par eux-mêmes, en produisent beaucoup. Nos premiers parents, dans un jardin délicieux, ne respiraient que des zéphyrs bienfaisants ; et comme ils n'étaient sujets à aucune infirmité avant leur désobéissance, tout ce qu'ils mangeaient se digérait à merveille ; ils ne devaient donc faire aucun pet. La pomme fatale une fois avalée, nos maux sans doute commencèrent par une colique ; le morceau dut être indigeste. Ève, qui en mangea la première, doit donc être regardée à juste titre, non seulement comme la mère des humains, mais aussi comme celle des vents.

PAGE 22, VERS 13.

Suivant les moeurs, les pays, les talents,
Les vents qu'on pousse ont des sons différents.

LE PET FRANÇAIS.

CONTE.

Deux Anglais arrivant dans un village, en France,
Étaient de fatigue harassés,
En outre fort embarrassés
Pour trouver un lieu de pitance;
Car tous les deux, ignorant le français,
Aux paysans parlaient anglais.
Les manants ne surent jamais
Aucun autre langage
Que celui qu'on parle au village;
Cependant le curé plus sage,
Reconnaissant à leur baragouinage
Qu'ils avaient besoin de manger,
Et qu'ils cherchaient à se loger

Lors par le bras vous les prend et les mène
A l'auberge la plus prochaine.
L'hôte les voyant arriver,
Et désirant chez lui les conserver,
Les saluant, en suivant sa marotte,
Il leur fait signe de s'asseoir,
Puis bientôt appelant Javotte :
Allons, dit-il, tire-moi cette botte.
Près d'eux on s'empressait, oh ! dame, il fallait voir;
Chacun était jaloux de bien remplir sa tâche ;
Mais en voulant tirer trop fort,
La Javotte fait un effort,
Et devant tout le monde, avec grand fracas lâche
Ce qu'ordinairement avec soin chacun cache.
Le pauvre maître consterné,
Du cas se trouvant fort peiné,
Lui dit : « Puante, eh bien ! que veux-tu que l'on dise
De notre honnêteté chez messieurs les Anglais ?
—Mais qu'est-ce que ça fait, dit-elle avec franchise;
Ces deux messieurs n'savont pas le français.

7) PAGE 25, VERS 13.

Mère des pets, vesse odoriférante!

Tout pet n'est d'abord qu'un vent qui ne fait du bruit que quand il trouve de la résistance, et que l'anus rétrécit le passage: semblable à la poudre, qui n'éclate fortement que quand elle est comprimée. Lorsque le corps veut se débarrasser d'un être incommode, il est certain, tout le monde en a l'expérience, que si on laisse le vent sortir à sa guise, il ne produira qu'une vesse: le bruit est donc une cause seconde. Bien des gens pensent que la vesse n'est qu'un avorton de pet: il n'est d'avorton que parmi les massacres. Je n'ai de ma vie vessé croyant faire un pet; mais on fit plus d'une fois le contraire.

8) PAGE 26, VERS 7.

Elle part, tombe, et semant l'épouvante,
Siffle et s'éteint dans l'onde frémissante.

Après avoir composé ce dernier vers, je me suis ressouvenu que M. Delille, dans sa traduction de l'*Énéide*, l'avait fait avant moi. Virgile, dans le huitième livre, en parlant des travaux des Cyclopes, dit:

. . . . . Stridentia tingunt
Æra lacu.

Son traducteur rend ainsi ce passage:

Trempent l'airain sifflant dans l'onde frémissante.

Mon amour-propre serait flatté de la rencontre si je n'eusse lu M. Delille. Frappé de ce vers et de l'image qu'il présente, je dois le mien sans doute plutôt à ma mémoire qu'à mon imagination.

9) PAGE 27, VERS 5.

Mais le peteur, content de sa personne,
Ne peut encor penser qu'il empoisonne.

Il est certain qu'un peteur trouve un parfum délicieux dans l'odeur de ses pets : c'est une vérité qu'on nie en public, mais qu'on reconnaît dans le particulier.

10) PAGE 27, VERS 15.

Il nous fournit faibles exhalaisons.

On se pénétrera de la vérité de ce vers, en pensant que le pet brutal n'exige qu'un instant l'ouverture de l'anus.

11) PAGE 29, VERS 17.

D'un nouvel air le peteur te rend grâce.

J'ai souvent entendu Doviné jouer, avec assez

de justesse, l'air ; *J'ai du bon tabac* ; il eût été capable d'exécuter un concerto si le vent n'eût manqué. Le pet clairon forme quelquefois des airs assez baroques, quand il est poussé par des gens qui ont moins de talent.

Non licet omnibus adire corinthum.

18) PAGE 30, VERS 13.

Humble, plaintif, et parlant à propos,
Que le timide a fourni de bons mots !

Une personne, au milieu d'une compagnie, fit un pet, ne croyant faire qu'une vesse ; sans se déconcerter, elle s'écria avec indignation :

Nusquam tuta fides !

Buchanan avait été précepteur des enfants de M. de Biassac ; comme il était un jour à table, il

lui arriva, en mangeant un potage bien chaud, de laisser aller un vent qui fit du bruit. Sans se déconcerter, il dit à ce vent, qui était sorti malgré lui : « Tu as bien fait de sortir, car j'allais te brû- » ler vif. »

Un orateur lâcha un pet en présence de Sigismond, duc d'Autriche, qu'il haranguait : « Si vous » voulez parler, dit-il en se retouruant vers son » derrière, il faudra que je me taise ; » puis il continua sa harangue. Le prince se mit à rire.

Le comte de Cantagnède, de la maison de Menesès en Portugal, répara par un bon mot la liberté qu'il prit un jour avec don Juan IV. Ce roi, dont il était le favori, lui donnant un coup sur la fesse, il lui peta dans la main. Le roi resta confus et humilié de ce manque de respect : « Sire, ré- » pondit le favori, votre majesté peut-elle frapper » jamais à une porte qu'on ne lui ouvre inconti- » nent. »

Il est une infinité de ces bons mots qu'il serait trop long de transcrire. Si on est curieux de les connaître tous, qu'on se procure l'*Éloge du Pet*, par Mercier : cet ouvrage est un répertoire assez curieux en ce genre ; mais l'auteur pouvait rendre plus de service à l'art.

Malgré la longueur de cette note, je ne puis ne pas ajouter les stances suivantes, composées par l'ingénieux St.-Évremont, qui avait lâché un pet timide devant sa maîtresse.

Unique objet de mes désirs,
Philis, faut-il que mes plaisirs
Pour rien se changent en supplices,
Et, qu'au mépris de votre foi,
Un pet efface les services
Que vous avez reçus de moi?

Je sais bien, ô charmant objet!
Que vous avez quelque sujet

D'être pour moi toute de glace,
Et je confesse ingénûment,
Puisque mon cul fait ma disgrâce,
Qu'elle n'est pas sans fondement.

Si pourtant cette extrême amour,
Dont j'eus des preuves chaque jour,
Pour un pet s'est changée en haine,
Vous ne pouvez jamais songer
A rompre une aussi forte chaîne,
Pour un objet aussi léger.

S'il est vrai qu'on n'ose nier
La porte à chaque prisonnier
Alors que la princesse passe,
Ce pet pouvait, avec raison,
Vous demander la même grâce,
Puisqu'il se voyait en prison.

S'il ne s'est pas fort bien conduit,
S'il a fait quelque peu de bruit,
Lorsqu'il se fraya cette voie,

C'est qu'il était si transporté,
Qu'il fit en l'air un cri de joie,
En recouvrant sa liberté.

Hélas ! quand je viens à songer
A ce sujet faible et léger
Qui cause mon malheur extrême,
Je m'écrie en ma vive ardeur :
Fallait-il me mettre moi-même
Près de vous en mauvaise odeur ?

Si pour un pet, fait par hasard,
Votre cœur, où j'ai tant de part,
Pour jamais de moi se retire,
Voulez-vous que dorénavant
Vous me donniez sujet de dire
Que vous changez au moindre vent.

13) PAGE 31, VERS 3.

Et dans les cours, sans respect pour les roix,
Il fit entendre une importune voix.

Le cardinal du Perron jouait un jour aux

échecs avec Henri-le-Grand; il lâcha un pet en même temps qu'il plaçait un cavalier; il fit pardonner cette liberté involontaire, en disant avec esprit : « Sire, ce cavalier n'est pas parti sans » trompette. »

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

1) PAGE 34, VERS 13.

C'est vainement qu'un imprudent poëte
Pense de l'art atteindre la hauteur.....

BOILEAU a dit, dans son *Art poétique :*

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur ;
S'il ne sent pas du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète ;
Dans son génie étroit il est toujours captif :
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif.

*) PAGE 36, VERS 9.

Que les ognons, les navets et les choux
Trouvent leur place, entourent vos ragoûts.

Pindare, poète célèbre, petait on ne peut mieux; et pour engager ses contemporains à l'imiter, il leur citait pour exemple les héros de l'antiquité, et les dieux même. Voici des vers copiés dans un de ses manuscrits :

Le choux est dangereux;
L'anis, non moins perfide,
Est encor plus venteux.
Achille, dans l'Aulide,
En mâchait jour et nuit :
Achille aimait le bruit.
Sur les rives du Gange
Bacchus, le thyrse en main,

En cuvant sa vendange,
Petait comme un roussin.

On pète chez les dieux,
On pète sur la terre;
Un pet qu'on lâche aux cieux
Est pour nous le tonnerre.
César pète en mourant,
Vénus en se pâmant;
Ribailler en Sorbonne
Petait discrètement,
Et jusques au couvent
On fait des pets de nonc.

3) PAGE 37, VERS 8.

Pour exciter notre admiration,
Du cidre doux formez votre boisson.

Quelques personnes trouvèrent que ce précepte était en contradiction avec celui par lequel j'engage à ne point faire usage de mets laxatifs :

cela paraît vrai au premier coup-d'œil ; cependant il y a des mets qui relâchent sans donner des vents ; le cidre doux, au contraire, en fournit beaucoup ; il relâche effectivement au point d'occasionner de fréquentes irruptions, mais c'est quand on en boit avec excès. N'ayant aucune connaissance en médecine, je ne puis parler que d'après ma propre expérience. Le cidre doux, pris avec modération, m'a toujours fait peter beaucoup, sans produire d'autre effet. Si l'on persiste à croire qu'il y a contradiction, j'ai encore pour moi ce précepte de Boileau :

Dans un sujet frivole aisément tout s'excuse,
C'est assez qu'en passant la fiction amuse.

4) PAGE 41, VERS 11.

Si de l'anus les ressorts impuissants
Ne cèdent point à tes désirs pressants,

Avec l'index corrige la nature,
Et par degré donne de l'ouverture, etc.

J'avoue que c'est un raffinement qui m'était inconnu; je le dois à un excellent crépitonome, qui, posant son doigt en guise de soupape, aurait joué une symphonie, si le vent n'eût manqué. Les amateurs pourront se convaincre par eux-mêmes de la possibilité de la chose.

5) PAGE 42, VERS 5.

N'as-tu pas vu dans ces caveaux bruyants,
Où les badauds font rire à leurs dépens,
Ce ventriloque admiré du vulgaire?....

Tout le monde connaît ce café du Palais-Royal, où Borel exécutait des scènes de ventriloque, et faisait rire aux dépens de ceux qui n'étaient point initiés dans le mystère.

6) PAGE 45, VERS 1.

L'odeur, dis-tu, découvrira sa fuite?
Du cerf adroit imite la conduite.

Voyez la description du cerf dans Buffon.

7) PAGE 46, VERS 8.

Hélas! vraiment que d'êtres sur la terre
Par de tels maux finirent leur carrière!

Voici un passage que j'ai extrait d'un ouvrage très estimé:

« Rien n'est plus propre à rendre les vents plus » fréquents et plus dangereux que de les retenir » volontairement. Cette imprudence donne lieu à » des tranchées et à de trop fortes convulsions » dans le conduit intestinal, sortout dans les tem- » péraments sanguins et pléthoriques. »

Afin de persuader de plus en plus mon lecteur, et lui prouver que mon poëme n'est pas un simple badinage, je vais rapporter différentes histoires qu'on ne peut récuser en doute. Une entre autres, tirée de l'*Académie des Curieux de la Nature.*

Un garçon apothicaire, qui travaillait dans sa boutique, et qui jusque-là avait joui d'une parfaite santé, et était sur le point de finir son apprentissage, alla se coucher après avoir soupé assez frugalement avec du pain trempé dans de la bière, assaisonnée de miel. Le lendemain matin, on le trouva mort dans son lit. Comme il ne paraissait à l'extérieur aucune cause d'une mort si soudaine, on en chercha une au-dedans. L'abdomen ayant été ouvert, on n'y trouva d'autre signe de maladie que les intestins prodigieusement dilatés par les vents, et si horriblement gonflés, que l'épiploon était entièrement retiré en haut, vers le colon sous l'estomac. Tous les boyaux étaient extraordinai-

rement contournés, entortillés, brouillés et confondus ensemble, tout-à-fait dérangés et déplacés, sans qu'ils eussent d'autre mal remarquable, non plus que tous les autres viscères, tant de la région supérieure que de la moyenne. Ce qui montrait qu'il n'y avait d'autre maladie qu'une colique affreuse, produite par des vents, qui eût été la cause de cette mort imprévue.

Autre observation.

A Dantzick, un négociant étant dans la salle de l'Hôtel-de-Ville, se trouva tellement pressé d'un vent violent, qu'il fut contraint de quitter la compagnie de ceux avec qui il était, pour se retirer promptement chez lui. A peine avait-il traversé la moitié de la place, en marchant fort vite, que ne pouvant se retenir plus long-temps, il fut obligé de se jeter dans une maison voisine, où, après avoir humblement demandé la permission

à la maîtresse qu'il rencontra à l'entrée, il laissa enfin aller ce qu'il avait retenu jusque-là avec tant de peine, et alors il rendit par le bas un vent très fétide, avec un bruit épouvantable, qui dura presque un quart-d'heure, et qui ne cessa que lorsque cet homme rendit l'ame en achevant de rendre son vent.

M. Combalusier croit que ce qui causa la mort de ce malheureux, c'est que l'air ayant acquis un ressort excessif par une longue et violente compression, s'échappa tout entier par le fondement, et laissa l'estomac et les intestins vides, d'où il s'ensuivit un affaissement extraordinaire dans tout l'abdomen, et ensuite un abord prodigieux de sang et de tous les liquides, qui causa une syncope mortelle.

Quelquefois les coliques venteuses sont portées à un tel degré de violence, et la frayeur et l'égarement d'esprit qui en sont la suite vont si loin, que

le malade croit porter dans ses entrailles un animal vivant, au lieu d'un vent qui court çà et là, et qu'il a l'esprit continuellement frappé de l'horreur de loger un hôte de cette espèce, qui se promène dans les viscères et qui les ronge. Les Éphémérides d'Allemagne de l'Académie des curieux de la nature nous fournissent un exemple de ces symptômes singuliers : c'est l'observation 173 du tome II. On la doit à Augustin Herman ; elle a pour titre : *Humeurs âcres, et vents pris pour un vers dans l'estomac* ; elle est rapportée en ces termes :

« Un homme plus que sexagénaire, maigre et pâle, dans l'espace de quatre ans souffrit différentes douleurs autour de l'hypocondre droit, eut aussi des vomissements, des hoquets, des rapports ; il lui fut impossible de se nourrir d'aliments solides, tous lui nuisaient également, âcres ou doux ; il se réduisit à ne prendre que du bouillon. Dans ce triste état il implora le secours de

bien des gens, qui lui prescrivirent des purgatifs forts, dont l'usage augmenta le mal. Il se plaignait surtout d'avoir son estomac habité par un vers vivant, qui, par intervalle, grimpait dans l'œsophage au moyen de ses pattes crochues, et lui causait des anxiétés, des lipothymies. Il disait qu'il pouvait l'empêcher de monter en se pressant la poitrine. Il dépeignait ce vers comme un lézard à deux têtes, avec un corps ovale et une queue tortueuse; il en dessina la figure un peu avant sa mort, et pria en même temps qu'on fît l'ouverture de son cadavre. La poitrine et le bas-ventre ayant été ouverts, on trouva le foie, adhérant par sa partie concave à l'estomac, dans la région du pylore, de manière qu'on ne put l'en séparer sans en déchirer la substance, et sans y faire un trou, par où des vents extrêmement puants s'échappèrent avec bruit et sifflement. On demande qu'est-ce qui en a imposé au malade sous l'idée

du lézard ? Herman conjecture que c'étaient des vents. M. Combalusier fait voir que la conjecture est très fondée, et qu'elle mérite d'être regardée comme une vérité bien prouvée.

Je citerais un plus grand nombre d'exemples, si ceux que je viens de mettre sous ses yeux ne suffisaient pour convaincre mon lecteur du danger qu'il y a de retenir les vents, et pour lui donner envie de mettre mes leçons en pratique. Disons, comme l'école de Salerne :

Il faut, pour vivre long-temps,
A son cul donner force vente.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

[1] PAGE 53, VERS 4.

. . . . . Mais l'art que je professe
Saura toujours éloigner la tristesse,
Nous procurer des plaisirs innocents,
Et nous soustraire aux maux les plus cuisants.

L'ÉCOLE de Salerne, à laquelle nous pouvons nous en rapporter en tout point, pesa mûrement le précieux avantage des pets, et ses docteurs, émerveillés de leurs rares effets, composèrent ce beau vers :

Mingere cum bombis, res est saluberrima lambis.

2) PAGE 58, VERS 11.

En Picardie était certain parent,
Homme d'esprit, mais peteur ignorant.

Voici comme la chose s'est passée : Un de mes parents donnait un repas de famille, auquel assistait un médecin de ses amis ; tout-à-coup, au milieu du dîner, il lui survint une colique terrible, qu'il ne lui fut pas possible de dissimuler. La douleur devint ensuite si forte, qu'il tomba de sa chaise, et se roula à nos pieds en poussant des cris affreux. Tout le monde en fut effrayé. Le médecin fit transporter avec beaucoup de peine le malade sur un lit ; il lui palpa les endroits qui pouvaient indiquer la cause du mal. A peine sa main fut-elle arrivée au côté gauche, au-dessus de la hanche, que mon parent lâcha un pet épouvantable, qui de suite le tira d'affaire. La guéri-

son fut si prompte, que nous achevâmes le dîner tous ensemble. Le convalescent avoua qu'en se mettant à table il avait retenu un vent qui le tourmentait depuis long-temps, et que de sa vie il ne s'exposerait à un pareil tourment.

3) PAGE 60, VERS 2.

Muse, redis quel tonnerre effroyable
S'élance alors du corps du misérable.

Ce fameux pet me fait penser à une chanson qui, quoique connue de tout le monde, ne doit pas moins figurer ici. On aurait pu cependant tirer un meilleur parti du sujet.

Un jour le bon frère Étienne,
Et le joyeux frère Eugène,
Tous deux la besace pleine,
Suivis du frère François,
Allèrent à la Galère,
Et firent si bonne chère

NOTES

Aux dépens du monastère,
Qu'ils s'enivrèrent tous trois.

Ces trois grands coquins de frères,
Perfides dépositaires
Du dîner de leurs bons pères,
S'en donnent jusqu'au menton;
Puis, ronds comme des futailles,
Escortés de mille canailles,
Du corps battant les murailles,
Ils regagnent la maison.

Le portier qui les voit ivres,
Leur demande où sont les vivres?
Quoi, dit l'autre, avec ses livres,
Nous prend-il pour des savants?
Je me passe bien de lire;
Mais boire, chanter et rire,
Et tricher la tire-lire,
A cela bien je m'entends.

Au réfectoire on s'assemble;
Ceux dont le ratelier tremble,

Jeunes et vieux, tous ensemble
Ont un égal appétit;
Mais, ô fortune ennemie!
Bien sot celui qui s'y fie:
C'est ainsi que dans la vie
Ce qu'on croit tenir nous fuit.

Arrive père Pancrace,
Qui fit piteuse grimace
De ne rien voir à sa place
Ni pour boire, ni manger;
A son voisin il s'informe
S'il n'est pas venu de Rome
Quelque bref portant réforme
Sur l'usage du dîner.

Non, répond le camarade,
N'ayez peur qu'on s'y hasarde;
Car je prendrais la cocarde,
Et me ferais Prussien.
Qu'on me parle d'abstinence,
Quand j'ai bien rempli ma panse,

J'y consens ; mais sans pitance
Je suis fort mauvais chrétien.

Resterons-nous donc tranquilles,
Comme de vrais imbécilles,
Répond le père Panfile,
Ah ! du moins vengeons-en nous.
Sous prétexte de scandale,
Prenons en main la sandale,
Allons battre la timballe
Sur la face de ces loups.

Jamais le triste assemblage
De la grêle et du nuage
Ne fit un pareil orage
A celui qui s'éleva,
Quand sur les tristes postères
De nos trois malheureux frères,
Le ressentiment des pères
A coups redoublés tomba.

Chacun saisissant son arme,
Va partout porter l'alarme ;

Mais au milieu du vacarme
Frère Étienne fit un pet;
Mais un pet de telle taille,
Que jamais jour de bataille,
Canon chargé de mitraille
Ne fit un pareil effet.

Ainsi finit la mêlée;
Car la troupe épouvantée,
S'enfuyant sur la montée,
Faillit se rompre le cou;
Tandis que le frère Étienne,
Riant à perte d'haleine,
Et frappant sur sa bedaine,
Amorçait le second coup.

Sitôt que le frère Étienne
Eut entonné cette antienne,
La troupe musicienne
Reprit sur le même ton.
De son petard élastique
Chacun bandant la physique,

Pour compléter la musique,
Répondit en faux bourdon.

Comme l'air et la matière de cette chanson me plurent, j'invoquai Crépitus, Apollon, et composai les couplets suivants :

Sans trop grande complaisance,
Regardant l'humaine engeance,
Je dis avec connaissance,
L'homme est un être important;
Il sut créer l'harmonie,
Au marbre il donna la vie,
Et souvent de son génie
La profondeur nous surprend.

Jadis un chantre admirable,
Par sa voix inimitable
Sut se rendre favorable
Le gardien des enfers.
Qui ne connaît de la Grèce
Les savants de toute espèce?

La France fournit sans cesse
Des héros à l'univers.

Jaloux du pompeux hommage
Qu'on leur rendra d'âge en âge,
Je voulus, plein de courage,
Comme eux m'immortaliser.
Dans une chambre secrète,
Comme ferait un poète,
Tenant en mes mains ma tête,
J'allai me martyriser.

Après une heure de veille,
Savez-vous bien la merveille
Que je fis? Prêtez l'oreille,
Je suis glorieux du fait;
Je mis mes pieds sur la table,
Puis poussant comme un beau diable,
De mon anus favorable
Je fis sortir *un gros pet*.

9) PAGE 60, VERS 11.

Tous bien d'accord, nous fîmes le serment
De ne jamais serrer le fondement.

Les Stoïciens avaient raison de penser, comme le rapporte Cicéron, qu'il doit être libre de lâcher en tout temps des vents, tant par en haut que par en bas. Suétone nous apprend, dans la Vie de Claude César, que cet empereur avait eu dessein de donner un édit, par lequel il fût permis d'accorder une libre issue aux vents pendant les repas, parce qu'un de ses favoris avait failli périr pour s'être contraint en pareille occasion. Cet arrêt singulier eût été lâché infailliblement, si cette espèce de violence avait été suivie de la mort. Les Japonais et plusieurs autres nations, selon le témoignage de Tourbyne, souffrent les rapports, et ont les vents lâchés par le bas en horreur, à

moins que l'éruption ne se passe sourdement ; car ils ont les oreilles plus délicates et plus aisées à offenser que l'odorat. (*Éloge du pet.*)

5) PAGE 62, VERS 1.

Quand, jeune encore, à l'art on s'évertue,
L'anus aux pets aisément s'habitue.

Boileau a dit, dans son *Art poétique*, en parlant de la rime :

Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue.

6) PAGE 62, VERS 16.

Qu'en me couchant, plein d'un nouvel espoir,
Un pet brutal.... me serve d'éteignoir.

On ne dira pas que je demande l'impossible ; car je citerais au besoin vingt de mes anciens cama-

rades, qui attesteront avoir vu Dovine éteindre une chandelle à quinze pouces de distance.

7) PAGE 63, VERS 7.

Il prit naissance au milieu du Santerre,
Et par un pet commença sa carrière.

Le fait est exact. Ma nourrice m'a souvent répété que mon premier soupir fut un pet, et que ce pet répandit la joie dans ma famille, qui me croyait mort en venant au monde.

8) PAGE 63, VERS 9.

Pour terminer ses jours par un plaisir,
Un pet aussi fut son dernier soupir.

En ce cas, je finirai comme Claude César. Sénèque, dans l'apothéose de cet empereur, conte que lorsqu'il rendit le dernier soupir, on ne s'en

aperçut que par un bruit épouvantable, sorti de la partie par laquelle il s'exprimait le mieux.

9) PAGE 63, VERS 12.

O vous, mortels, qui lisez son histoire,
Donnez de grâce un pet à sa mémoire!

J'ai poussé la plaisanterie jusqu'à la fin; mais ce n'est pas là ce que j'implore des personnes qui auront eu la patience de me lire; je les prie plutôt de me pardonner un moment de folie qui me fit entreprendre ce poëme.

FIN.